

# L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU  
A LA  
CONSERVATION DES AFFICHES

Rue de la Préfecture, 3

LYON  
Écrire franco.

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant tous les Dimanches.

PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR LYON

Six mois . . . . . 6 f. » c.

Trois mois . . . . . 3 50

1 fr. de plus par trimestre pour l'extérieur.

Les Abonnements se payent d'avance.

## LA NOUVELLE ANNÉE.

Charles IX est mort, vive Henri III! s'écrie le héraut d'armes dans *la Reine Margot*.

Mil huit cent cinquante-neuf n'est plus, dirons-nous, vive mil huit cent soixante! Narguons le passé et salut au présent! car l'homme est ainsi fait : majestés tombées, gloires déchues, temps écoulé, il ensevelit tout bien vite dans le même oubli. Hier lui semble laid, triste et sombre; aujourd'hui est beau, jeune et radieux. Eh bien! salut, trois fois salut à l'année nouvelle! Elle s'avance avec son éternel cortège de promesses menteuses, d'espairs décevants; qu'importe! la voici qui vient faire miroiter à nos yeux le prestige des illusions sans cesse fugitives et toujours renaissantes. Nous devrions lui crier: Arrière! tu ressembles à tes aînées, belles et séduisantes au premier jour comme toi, comme toi fausses et perfides! Mais à quoi bon? la charmeresse sait bien que nos rigueurs ne peuvent rien contre son sourire. Elle paraît, et soudain installée auprès du foyer, caressant l'enfant dont le cœur tressaille à sa vue, elle ramène pour une heure au moins, sur les fronts pâlis et chargés d'inquiétude, un rayon de bonheur et d'espérance.... Accueillons-la donc avec joie; mais, cependant, gardons au

fond du souvenir une place à l'année dont l'heure dernière a sonné, et disons parfois avec regret comme le poète :

Mais où sont les neiges d'ant'an?

Déjà de tous côtés on a dressé l'inventaire de 1859. Triomphes guerriers dont l'écho retentit encore, romans passionnés, histoires émouvantes, œuvres immortelles des poètes, rien ne lui a manqué, elle sera une date dans l'histoire; et pourtant c'est à peine s'il nous faut essayer une larme pour agréer la nouvelle venue, c'est qu'elle est *l'Avenir*, ce mot magique qui résume toutes les ambitions humaines.

Mais il ne nous appartient pas de juger de si haut ces douze mois bien remplis, nous leur demandons seulement quel progrès ils ont amené dans l'art dramatique? La réponse est facile: 1859 a apporté le contingent habituel. La musique et la danse sauveront les opéras et les ballets; quant aux drames, aux comédies, aux vaudevilles que les vingt théâtres de Paris produisent incessamment, les uns, soutenus un instant par le jeu de leurs interprètes, ont vécu tout ce qu'ils devaient vivre; les autres, après avoir reparu de temps en temps à la scène, finiront sans doute par tomber dans le même oubli que les drames de M. de Pixérécourt, ce Corneille du Boulevard. Au milieu du pêle-mêle de ces œuvres éphémères,

s'il en est quelques-unes qui surnagent et puissent arriver à la postérité, ce seront peut-être ces comédies où les vices et les ridicules de notre époque sont parfois saisis et rendus avec vérité, tels que : *la Seconde Jeunesse*, *le Testament de César Girodot*, *le Père prodigue*, qui ne date encore que d'hier, et nous est pour le moment inconnu. — En définitive, et à notre point de vue, l'année est médiocre comme la récolte du vin.

Maintenant pour terminer ce rapide coup-d'œil jeté en arrière, nous n'avons plus qu'à nous acquitter de ce devoir que décembre ramène tous les ans. Par malheur, *l'Entr'Acte* n'est pas assez riche pour pouvoir, même au profit de ses artistes les mieux aimés, dépouiller les étalages de nos marchands, il s'en rapporte au public qui saura mieux que lui, par ses applaudissements, leur prouver son affection. Il aurait bien trouvé dans sa mémoire le motif de plus d'une étreinte satyrique, si cette mémoire n'avait le défaut, à pareil jour, d'oublier le mal pour ne se souvenir que du bien. C'est donc du fond du cœur qu'à tous les pensionnaires du Grand-Théâtre et des Célestins il souhaite une prospérité sans égale, promettant qu'il continuera à être le juste et loyal appréciateur de leur mérite. Il souhaite à la direction la constante faveur de la foule et beaucoup de *Juif Errant* à l'étude. Puis, comme il ne faut pas s'ou-

## FEUILLETON.

### ŒUVRES DE JÉRÔME COTON.

Biographie des Acteurs qui ont illustré la scène  
Lyonnaise.

JULES DERIPPE.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

Je n'étais pas content; l'amitié que je portais à Jules m'avait, jusque là, empêché d'analyser ses traits. En effet, il avait l'œil un peu blanc, des sourcils se joignant sur le front, et des lèvres un peu grosses; en revanche, il avait une fort belle chevelure noire, mais il avait les jambes un peu arquées.

Je répétai à M. Solomé ce que m'avait souvent dit M. Parent, mon bienfaiteur, que le physique ne faisait rien; j'ajoutai que j'avais vu Jules jouer *Fitz-Henri* chez M. Messy, et qu'il s'en était fort bien tiré, ainsi que M<sup>lle</sup> Messy, sœur de la belle et bonne danseuse, devenue plus tard M<sup>me</sup>

Desforges. Je lui répétai encore les paroles de Voltaire à Lekain, lorsque celui-ci se présenta devant lui pour jouer la tragédie et débiter à la Comédie-Française par le rôle du Duc de Vendôme, dans *Adelaïde Duguesclin*: Pour faire un comédien, lui dit M. de Voltaire, il faut être bel homme.

D'après cela, il aurait fallu que Lekain changeât de figure et d'organe, et pourtant chacun sait si le grand poète de Ferney s'est trompé; au bout d'une an, Lekain n'était plus reconnaissable. A Paris comme à Versailles, il fit les délices de la ville et de la Cour, ainsi que des principales villes de France.

Après la mort de ce grand comédien, le Théâtre Français avait depuis quelque temps engagé un jeune acteur qui promettait de devenir un grand talent, c'était M. Larive, mais il était loin de son devancier. Je me souviens d'une phrase qui fut insérée dans *le Mercure galant*: « Lekain passant le noir tartare n'a pas laissé son talent sur Larive.

Jules fit en petit ce qu'avait fait Lekain, il fit mentir tous ceux qui avaient douté de lui.

Je reviens à mon entretien avec M. Solomé concernant mon ami Jules.

— Faites le déclamer devant vous, lui dis-je, et vous jugerez de son savoir; du reste, demandez au père Guérin s'il ne dit pas les vers aussi bien que la prose. On ne lui trouve qu'un défaut, c'est de trop chercher à imiter M. Thérigny. (A cette époque M. Thérigny faisait fureur à Lyon.)

— Eh bien! me dit M. Solomé, fais-le venir demain?

Là-dessus, je lui demandai la permission de faire entrer Jules le même soir dans les coulisses, ce qui me fut accordé.

On jouait *les Dangers de l'Inconduite*, mélodrame historique.

Je fus de suite chercher Jules qui m'attendait sur la place des Célestins, et je lui racontai ma conversation avec M. Solomé. Jules me sauta au cou et me remercia vivement de ce que j'avais fait pour lui.

Afin qu'il pût bien voir, je le fis placer dans la première coulisse. Comme nous n'avions à faire que dans le second acte, je vins rejoindre Jules. Je le trouvai qui avait déjà lié conversation avec

blier soi-même, et attendu que *l'Entr'Acte*, qui va entrer dans la 25<sup>e</sup> année de son existence, semblable, hélas! à un vieillard dont la tête se dégarnit, a perdu plus d'un abonné, nous lui souhai- tons (et ce vœu, croyez-le bien, n'est ni le moins ardent, ni le moins sincère) de voir accourir dans ses bureaux une armée de souscripteurs.

N. B. — L'administration de *l'Entr'Acte* a décidé que pour la présente année le nombre des abonnés ne pourrait pas dépasser onze cent trente-neuf. Des sergents de ville feront prendre la file.

## REVUE DES THÉÂTRES.

LYON, le 31 décembre 1859.

### GRAND-THÉÂTRE.

La musique est un art tout comme la peinture; c'est une langue à part, au même titre que la poésie; aussi les musiciens sont-ils à eux seuls exigeants et orgueilleux autant que le furent jamais peintres ou poètes. Pour eux comme pour les initiés la marche de l'intrigue, le développement de l'action, le caractère des personnages, la richesse du style, le rythme des vers, en un mot le drame en lui-même, quand il s'agit d'un grand-opéra, tout cela est de bien mince importance; ce ne doit être qu'un canevas sur lequel leur imagination, à l'aide de la fugue, du contre-point et de l'harmonie, brodera les fantaisies les plus audacieuses. Ce n'est plus un poète qu'il leur faut c'est un ouvrier en marqueterie travaillant sur un plan donné, enfilant des mots et leur cousant des rimes, pour tout dire c'est un *parolier*. Sommes-nous loin du temps où Lulli déclarait

M<sup>lle</sup> B... une assez jolie personne, mais qui, quoique jeune, était d'une taille un peu allongée.

M<sup>lle</sup> B... avait débuté dans *le Remouleur et la Meunière*. Elle avait fait plaisir, mais par suite d'une boutade du public que je ne vous dirai pas et pour cause, on ne lui laissa pas achever ses débuts. M. Solomé, donnant en cette circonstance, comme dans tant d'autres, la preuve de son obligeance, garda quand même M<sup>lle</sup> B... Il la faisait figurer et chanter dans les chœurs, et lui maintint ses appointements.

La mère de M<sup>lle</sup> B..., qui était engagée pour jouer les mères nobles, ne manquait pas de talent; elle avait remplacé M<sup>me</sup> Saint-Ange Bianqui, que mes contemporains n'ont pas oubliée.

M<sup>lle</sup> B... raconta à Jules qu'elle l'avait vu jouer chez Messy, et elle lui fit comprendre qu'elle voudrait bien jouer une ou deux fois avec lui.

Jules lui répondit qu'il en parlerait à la société, et qu'il pensait bien que sa demande serait acceptée.

Cette conversation fut pour Jules les premiers symptômes de l'amour.

Jérôme Coron.

(La suite au prochain numéro.)

qu'il ne pouvait faire de la musique que sur les vers de Quinault; où Spontini avait recours à la plus puissante protection pour obtenir le libretto de *la Vestale*? Qu'on nous pardonne cette inoffensive boutade, elle s'adresse au *Trouvère*, dont le poème est traduit de l'italien, et l'on sait que nos voisins ne jugent du mérite d'un opéra que par les duos, quatuors ou chœurs qu'il renferme et ne s'inquiètent nullement du plus ou moins de vraisemblance de l'action.

La *Norma* de Bellini, le *Trouvère* de Verdi, voilà quelles ont été les représentations capitales de la semaine. La musique de Bellini est assez connue et appréciée pour que nous puissions nous dispenser d'en parler longuement; quant à M. Verdi, il lui suffirait d'avoir fait le *miserere* pour être un grand compositeur. C'est Meyerbeer avec moins de patient génie peut-être, mais certainement avec l'inspiration de plus.

M<sup>me</sup> Rey-Balla et MM. Vigourel, Marthieu et Bertrand sont les brillants interprètes du grand-opéra. M<sup>me</sup> Rey-Balla est une remarquable Léonore: beauté fière, voix vibrante et sympathique, elle joint à cela un mérite de tragédienne qui n'est point à dédaigner. A côté d'elle, M<sup>me</sup> Verdini, dans le rôle d'Azucéna, se fait remarquer par des accents pathétiques et vrais. M. Bertrand doit, nous le croyons, se livrer à des études sérieuses, à un travail incessant, car chaque jour révèle la trace d'un effort nouveau, d'une difficulté vaincue, d'un progrès accompli. M. Marthieu ne tardera pas à nous faire oublier Belval et Cazaux, comme M. Vigourel nous a fait oublier ses devanciers.

M. Justamant, à une exception près, a eu les honneurs du ballet. *Quasimodo*, *la Lore-Ley*, *les Conscrits Espagnols* portent en effet son empreinte. Inutile de dire combien M<sup>mes</sup> Dor, Navarre et Bertin ont su y déployer de grâce et de légèreté; nous voudrions prétendre le contraire, qu'elles sauraient bien nous opposer les bravos d'un parterre enthousiaste de leur talent.

*Le Barbier de Séville*, *le Domino Noir*, tel a été le bilan de l'opéra-comique pour cette semaine. On a dit bien souvent que ce genre de musique était essentiellement français; nous serions tenté de le croire en voyant l'empressement de la foule à y assister. Vendredi dernier la salle était pleine depuis les stalles jusqu'aux dernières galeries. Nous y avons trouvé M. Vigourel plus à l'aise en apparence sous les traits de Figaro que dans le rôle un peu mélodramatique du comte de Lunna du *Trouvère*. M. Bonnefoy ne manque pas d'énergie et de mordant dans l'air de *la Calomnie*. Quant à M. Achard, depuis longtemps les formules

d'éloges ont été épuisées à son égard; qu'il nous excuse donc, si nous ne pouvons que lui donner un *rappel de médaille*! Nous en ferons autant pour M<sup>me</sup> Van-den-Heuvel, que nous aimerions à pouvoir définir: une fauvette issue d'un lion, si ce roi des animaux avait jamais eu quelques prétentions à entrer au Conservatoire.

C'est mardi que M. Bottesini s'est fait entendre dans son troisième et dernier concert, avec le concours de M<sup>mes</sup> Van-den-Heuvel et Rey-Balla, et de M. Ten-Have, violoniste belge, à ce que nous croyons. — Bien que dépouillées du prestige du costume et des pompes de la scène, les deux pensionnaires de notre Grand-Théâtre se sont fait vivement applaudir; mais les honneurs de la soirée ont été évidemment partagés entre cet admirable orchestre que M. Georges Hainl dirige d'une main si ferme et si savante et M. Bottesini.

Jusqu'ici le mot de *contrebasse* n'avait éveillé qu'une idée: celle d'un instrument gigantesque, monstrueux, informe, aux sons rudes et peu variés, destiné à être enfoui dans les profondeurs de l'orchestre. Eh bien! c'est ce même instrument, ingrat et dédaigné, que M. Bottesini a choisi. Sous son archet merveilleux, la contre-basse s'est transformée; elle peut, entre ses mains puissantes, rivaliser d'agilité avec le violon; de gravité et de sonorité avec l'alto; elle peut, comme le violoncelle, faire entendre les accents les plus expressifs et les plus émouvants.

Espérons que M. Bottesini ne nous a pas dit adieu, mais au revoir!

On nous annonce comme prochaine la reprise du *Pré aux Cleres* et de *Jérusalem*. Deux triomphes de plus à enregistrer pour notre troupe lyrique.

### THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

Le proverbe a bien raison; il n'y a pas de médaille sans revers. Ce qui comble de joie la direction causerait presque notre désespoir, tellement la chronique, privée de sa pâture hebdomadaire, est réduite aux abois. Il y a trois semaines en effet, *le Juif Errant* faisait sa première apparition, et depuis lors, on a vu chaque soir sa silhouette fantastique se détacher sur le fronton du théâtre, dans l'attitude que lui prête l'auteur au prologue du drame. Marche! marche toujours! semble-t-il dire; et la chevelure fouettée par le vent, les vêtements rejetés en arrière, on croirait entrevoir le Maudit poursuivant sa route séculaire.

Le succès vraiment inouï des premiers jours

finit par prendre les proportions d'un événement. Ceux qui dès le début ont vu la pièce, viennent la revoir et se laissent reprendre aux mêmes émotions qui déjà les avaient transportés.

Les communes suburbaines avaient donné l'exemple de l'émigration en masse ; les villes plus éloignées les ont suivies dans cette voie ; Grenoble, dit on, d'un côté, Valence de l'autre, parlent d'organiser de véritables trains de plaisir à destination des Célestins. — Qui peut prévoir ou cet élan s'arrêtera ! — Encore un peu et nous finirions par accepter comme véridique la nouvelle débitée par un bazochien facétieux ; il prétend que déjà, trois épouses, jusque-là tendres et soumises, ont demandé leur séparation de corps, motivée sur le refus de leur mari de les conduire une douzième et dernière fois contempler *ce bon Monsieur Rodin*.

MAXIME.

## PALAIS DE L'ALCAZAR.

### Les Merveilles des Montagnes Rocheuses.

La Compagnie Anglo-Américaine a donné sa première représentation mardi 27 décembre. Jamais le titre de Merveilles n'a mieux été justifié que par ces artistes exceptionnels.

Nous renonçons à décrire les prodiges d'agilité et d'audace devant lesquels reculeraient même des singes, et qui pourtant sont exécutés par ces artistes avec une grâce telle, qu'elle fait oublier leur danger et que le public ne songe qu'à applaudir.

Dans l'exercice de la Perche, MM. Nice et Fisher laissent bien loin derrière eux tous ceux qui ont exécuté ce périlleux exercice ; mais ce que l'on ne pourrait pas croire et qui cependant est une réalité, c'est la danse du globe exécutée au haut de cette perche avec autant d'aisance qu'on a pu le voir sur une table à coussin disposée exprès. Pourtant malgré la difficulté de cette danse, elle n'est rien auprès des autres miracles de cette Compagnie dont nous laissons la surprise aux nombreuses personnes qui ne manqueront pas de se rendre à ses représentations.

Nous devons prévenir nos aimables lectrices qu'elles peuvent assister sans crainte à ce spectacle, qui ne porte aucune atteinte aux mœurs.

F. B.

— Nous rappelons à nos lecteurs que c'est ce soir qu'a lieu à l'Alcazar la première Nuit féerique. Tout fait présager qu'elle ne cédera en rien

à celles des années précédentes et qu'elle réunira l'élite de notre population.

## L'AMOUR D'UNE VEUVE.

(Suite — Voir le dernier numéro.)

» Quelle a pu être la cause de cette rupture intempestive ? me demandiez-vous dans votre dernière lettre, ma chère Berthe, lettre à laquelle je suis restée bien longtemps sans répondre, ce que vous me pardonnez, je n'en doute pas. Eh bien, la cause la voici : ce ciel ordinairement si pur qui précède les mariages d'inclination ne fut pas pour moi sans nuages. Je découvris bientôt chez ce jeune homme, auquel je m'étais plu à donner toutes les perfections, des défauts qui m'effrayaient pour l'avenir. Deux entre autres qui me désespéraient ; il était jaloux du passé et vaniteux à l'excès. Comprenez-vous, mon amie, jaloux du passé, c'est-à-dire d'un mari que je n'avais pu aimer, mais pour lequel j'avais feint à son égard une passion légitime. J'eus beau lui avouer simplement la vérité, il ne voulut pas me croire et prit la vérité pour le mensonge, le mensonge pour la vérité. Je le plaignis, car il souffrait visiblement, et j'évitai avec soin tout ce qui pouvait rappeler à son souvenir ce passé aussi douloureux pour lui que pour moi, mais par des causes bien différentes. Pour sa vanité, elle était, si je puis me servir de cette expression, véritablement implacable ; il avait toutes les faiblesses de ce vilain défaut, car ce n'était pas de l'orgueil, un orgueil bien placé, entendez-vous, Berthe, mais une sottise et puérile vanité qui me chagrinait profondément. Hélas ! quels rudes écueils il y avait là pour l'avenir. Et cependant je comptais sur la douce influence de mon affection pour faire disparaître ces défauts qui masquaient de grandes et solides qualités. Je comptais sans mon hôte, ma pauvre amie, car ces défauts devaient au contraire l'emporter sur une affection à laquelle il ne m'est plus désormais possible de croire. Un jour, peu de temps avant celui qui avait été fixé pour notre union, il entra chez moi soucieux et préoccupé ; je ne m'en étonnai pas, cela lui arrivait quelquefois, mais un serrement de main, une douce causerie ramenaient bien vite la sérénité sur son visage. Il n'en fut pas de même ce jour-là.

» — Qu'avez-vous donc ? lui demandai-je. Vous paraissez tout triste ?

» — Je pense, me répondit-il en abandonnant ma main, que M. Renaud a été bien heureux ; vous l'aimiez plus que moi, *lui !*

» Je baissai tristement la tête et des larmes vinrent humecter mes yeux. Je ne pouvais rien changer au passé. Il s'en aperçut et reprit de nouveau. « Je souffre bien, allez, Marianina, non-seulement pour le passé, mais encore pour l'avenir. J'ai pour du ridicule qui s'attache habituellement à un homme qui épouse une femme plus âgée que lui, bien que toutes les apparences soient en votre faveur, et pourtant Dieu m'est témoin que je vous aime de toutes les forces de mon âme, que je ne saurais vivre sans vous. Marianina, promettez-moi de rester toujours jolie, toujours jeune, toujours séduisante comme vous l'êtes.

» J'y ferai tous mes efforts, mais si cette union doit causer votre malheur, Georges, si vous devez cesser de m'aimer un jour ! je vous rends votre parole.

» Oh ! non, non, ne me dites pas cela, je vous en supplie ; je vous aime, je vous aimerai toujours, je vous le jure ! Mais que ne donnerais-je pas pour pouvoir prendre pour mon compte les deux années que vous avez de plus que moi ! Que diront mes camarades s'ils viennent jamais à le savoir ? Je n'aurai même pas l'excuse d'avoir épousé une femme plus riche que moi pour racheter aux yeux du monde ce qu'il appellera une folie ! »

Un frisson glacial parcourut mes veines, Berthe, et je crus que j'allais mourir. C'était la première fois que M. Simon faisait allusion à la différence d'âge et de fortune qui existait entre nous, car il était en effet plus riche que moi. Ce devait être la dernière dans notre intérêt à tous deux.

Je lui écrivis le soir même que le souvenir du mari était revenu plus présent que jamais à ma pensée au moment de contracter d'autres liens, et que dans cette disposition d'esprit, je croyais devoir renoncer à tous projets de mariage. J'ajoutais que je lui rendais sa parole. Il ne vint pas la réclamer et je n'entendis plus parler de lui.

J'ai appris plus tard qu'une personne qui avait le plus grand intérêt à le voir rester célibataire, lui avait perlidement insinué le matin de ce jour néfaste que je l'épousais pour sa fortune. L'aimai-je encore ? Je ne sais, tout ce que je puis vous dire, c'est que je souffre toujours et d'une incurable souffrance. Vous voyez maintenant, chère amie, que la guérison sur laquelle vous comptiez est bien problématique ; cependant je veux bien vous mettre à même de la tenter, et dans un mois au plus tard je débarquerai sur vos rives hospitalières.

A bientôt donc; vous connaissez la blessure aujourd'hui, cherchez le baume qui lui convient et puissiez-vous être assez heureuse pour le trouver!

Mes amitiés à votre mari, et à vous, ma bonne Berthe, l'expression de mes meilleurs souvenirs et un affectueux baiser.

MARIANINA.

*Berthe de Laurenvillle à Marianina Renaud.*

Tlemcen, 15 mars 1858.

Grande! Grandissime nouvelle, chère Marianina, et qui va vous obliger à changer d'itinéraire. Mon mari vient de recevoir l'ordre de se rendre à Toulon. Nous partons avec le courrier qui vous portera cette lettre. Comprenez-vous ma joie? mon amie. Nous allons revoir la France et vous nous revenez, vous, ma compagne d'enfance et ma sœur d'affection.

Votre idéal était-il réellement digne de vous? *je ne le crois pas.* S'il en est ainsi, mon baume est prêt et je répons de la guérison. Oh! je deviendrai, je vous l'assure, un grand praticien pour traiter cette maladie du cœur à laquelle je vais consacrer tous mes soins. Je serai aidée dans cette tâche par quelques-uns de nos bons amis que nous allons retrouver à Toulon.

Vous allez penser que je suis une ingratitude de quitter sans un regret cette terre d'Afrique où, comme vous le dites si bien, nous avons passé de si douces heures! Mais aussi elle commet un véritable crime de lèse-galanterie, celui de vieillir vite ceux qui l'habitent. On ne pardonne pas facilement ces choses-là quand on est femme.

Mille et mille tendresses de la part de M. de Laurenvillle et de la mienne.

A bientôt.

Votre toute dévouée amie,

BERTHE.

P. S. — Informez-nous par un mot du jour précis de votre arrivée. Nous irons vous recevoir à votre descente de voiture.

Deux mois plus tard, dans le salon d'une élégante bastide située au Mourillon, faubourg de Toulon, et dominant la mer, deux jeunes femmes en fraîche toilette du soir, devisaient confidentiellement sur une causeuse. Des fenêtres grandes ouvertes du salon, devant lequel s'étendait une large terrasse, elles pouvaient voir deux hommes qui s'y promenaient en fumant leur cigare, et qui fréquemment s'arrêtaient pour les regarder.

Ces deux jeunes femmes étaient M<sup>me</sup> de Laurenvillle et M<sup>me</sup> Renaud, et ces deux hommes, le mari de la première et M. Georges Simon.

C. RAVIER.

(La fin au prochain numéro.)

## PETITES CAUSERIES.

Une grande solennité avait dernièrement mis en émoi certain cénacle littéraire de notre ville.

Une nouvelle admission venait d'avoir lieu et fermait la liste des glorieux élus; le récipiendaire, professeur bien connu au *Salut Public*, terminait son discours où l'encensoir avait marché comme de raison. Un mauvais plaisant se prit à dire en sortant :

— Maintenant que la Société littéraire (s. g. d. G.) a *Sou pé*, quand l'enverra-t-on coucher? Il y a des gens bien indiscrets!

\* \*

Un évènement bizarre vient de causer une vive sensation dans le quartier de la Bourse.

En pénétrant dans une chambre longtemps inoccupée, on a trouvé une momie parfaitement conservée. Au sourire d'idiotisme qui errait sur ses lèvres, plus encore qu'à la quittance d'abonnement qu'il tenait à la main, on a reconnu bien vite l'unique abonné qu'ait eu l'*Artiste Lyonnais* pendant sa longue carrière.

Les rédacteurs de ce journal intéressant l'avaient fait empailler pour stimuler l'enthousiasme du public indifférent.

### UN BON PETIT CŒUR.

« L'amour aime les doux larcins, »

Voilà ce que disaient en prose et en vers les madrigaux de Dorat et les chansons du Caveau. Je ne crois pas pourtant que ce soient des larcins de cette nature qui amènent le beau Malaurant devant la police correctionnelle; cependant l'amour en est la cause indirecte, sinon réelle.

Virginie l'a rencontré à l'Alcazar; elle s'est laissé séduire par son regard magnétique, par ses cheveux noirs et bouclés, et aujourd'hui c'est comme victime qu'elle parle :

« Il m'avait dit qu'il était riche, riche....., ce n'était plus ça.....; il n'avait pas de quoi s'acheter des bottes et payer son garni... Moi, ça me faisait un mortel chagrin, parce qu'après tout on a un cœur et on n'aime pas à voir ses amis dans la peine... Il m'empruntait toujours une petite somme; si bien que toutes mes économies y passaient... Je ne lui en fais pas un reproche... Mais un jour qu'il n'y avait plus à *frirer*, il profita de mon absence et m'enleva ma montre et ma chaîne de cou auxquelles je tenais, parce qu'elles me venaient de ma mère... Oh! mais c'est la vérité... c'est bien ma mère!... Je lui dis que c'était bien mal, alors il m'a battue.....

M. LE PRÉSIDENT. — Cette montre et cette chaîne sont bien celles que l'accusé a vendues à Prévost?

LA GRISETTE. — Oui, M. le Président. Si on pouvait me les rendre, cela me ferait bien plaisir, à cause du souvenir de ma mère... Je paierai ce qu'il faudra pour cela, seulement je demande du tempérament. Quant à M. Polydore, tâchez d'arranger ça pour qu'il soit libre... il n'est peut-être pas si noir qu'il en a l'air.

Mais le tribunal, sans avoir égard à la touchante intercession de la grisette, condamne Malaurant à un an d'emprisonnement.

De tout temps il y a eu des maris défiant et soupçonneux. On leur dit en vain: c'est si peu de chose, quand on le sait; ils ne veulent pas entendre raison, et continuent à chercher une preuve de leur malheur. — Bien peu, hélas! quand ils surprennent leur femme, sont détrompés d'une manière aussi agréable que le fut certain jaloux de notre connaissance.

M. X..... avait remarqué les inquiétantes assiduités de certain jeune homme auprès de sa femme. Un beau jour il apprend que depuis quelque temps, madame sort souvent seule, à pied et modestement vêtue. Où peut-elle aller? à un rendez-vous, dit le soupçon; se promener dans l'intérêt de sa santé, répond la réflexion. Mais la jalousie est la plus forte, et M. X..... abandonnant pour une heure le soin de ses affaires, s'attache aux pas de sa femme; il pénètre, en la suivant de loin, dans une demeure étroite et désolée, et la voit disparaître dans une de ces maisons qui suent la misère par tous les pores; il s'élance pour la rejoindre et n'arrive que pour entendre se fermer une porte au dernier étage. Il frappe à son tour d'une main frémissante, et au lieu d'une épouse coupable qu'il s'appretait à punir, il voit une famille versant des larmes de reconnaissance et appelant madame X..... sa bienfaitrice. Je laisse à deviner la fin de cette scène. Honteux de ses soupçons, M. X..... a voulu laisser dans la demeure de ces pauvres gens une trace de son passage; ils sont maintenant à l'abri du besoin. Pour lui, une nouvelle lune de miel a recommencé; il aimait sa femme, maintenant il l'admire.

POUR TOUTS LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSY,  
Rue Mercière, 92.